

Le libertaire

hebdomadaire

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARISAdresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

La Santé de Sébastien Faure

Notre ami Sébastien Faure n'ayant pas pu faire, par suite de son état de santé, la conférence que nous avions annoncée pour le 17 courant, quantité de nos camarades qui, ce soir-là, sont allés se casser le nez devant la porte de la salle, nous manifestent leurs inquiétudes et nous demandent de ses nouvelles.

Nous sommes heureux de les rassurer : Sébastien Faure, très surmené par une tournée de trois mois, est rentré très fatigué et bien souffrant à la Ruche, le mardi 14 courant. Dès le lendemain, une fièvre violente l'obligea à prendre le lit, et à le garder jusqu'au dimanche 19 courant.

Aujourd'hui, il va beaucoup mieux ; sa robuste constitution a repris le dessus et son état de santé n'inspire plus à son entourage la moindre inquiétude.

Encore deux ou trois semaines de repos et de soins et il ira tout à fait bien.

Il nous prie de remercier tous les amis qui, fort nombreux, lui ont écrit pour lui marquer l'intérêt qu'ils prennent à son prompt rétablissement.

La conférence qu'il devait faire est simplement ajournée. Elle aura lieu dès que Faure sera rétabli. Nos lecteurs seront tenus au courant.

Chauvière veut sauver la République

Dans l'*Action Directe*, d'il y a quinze jours, Monatte se demandait si M. Clemenceau, par ses procédés canailles, par son battage parlementaire, n'allait pas, encore une fois, essayer de sauver la République en remettant sur le tapis la vieille mais toujours bonne histoire du complot.

C'était là une question pour le moins superficieuse. Sauver la République ! L'ancien maire de Montmartre n'aura pas besoin de s'y employer. La besogne sera faite et bien faite, on peut le croire.

Mais par qui ? Quel est l'homme courageux qui aspire à assumer, à mener à bien une telle tâche ?

Le citoyen Chauvière, tout simplement !

Naguère encore blanquiste et révolutionnaire, le susdit, que les ans ont changé, s'est senti des entrailles de père pour cette République que tout le monde, depuis les royalistes, impérialistes jusqu'à eux y compris ces maudits libertaires, veut mettre à mal.

Cette République est bien un peu bourgeoise, et comme telle pas très favorable à la classe ouvrière. Mais le citoyen Chauvière n'a cure de cela. Il n'appartient pas à la classe ouvrière ; il n'est pas du prolétariat, lui, il a des rentes et, ainsi, le système actuel, s'il lui paraît devoir être amélioré, lui semble toutefois supportable.

Et le citoyen Chauvière veut à tout prix sauver la République.

Il s'y consacre en écrivant dans le *Proletaire* ! Car, le citoyen Chauvière, pour mieux défendre cette République, s'est fait possibiliste. Il a lâché ses comparses d'autrefois : Vaillant qui, dans le parti socialiste, représente l'élément révolutionnaire, peu épris de cette République bourgeoise, et comme telle pas très favorable à la classe ouvrière. Mais le citoyen Chauvière n'a cure de cela. Il n'appartient pas à la classe ouvrière ; il n'est pas du prolétariat, lui, il a des rentes et, ainsi, le système actuel, s'il lui paraît devoir être amélioré, lui semble toutefois supportable.

Cette dernière saura-t-elle utiliser les atouts que réunit son jeu ?

LES FAUSSES NOUVELLES

On se demande dans quel but la presse fut informée par le Parquet (?) de la mise en liberté provisoire de nos camarades Roussel et Kühn. Toujours est-il que cette prétendue mise en liberté fut annoncée par tous les quotidiens.

S'il n'y a pas là une manœuvre obscure de la police, manœuvre que nous ne pouvons songer à percer, nous dénonçons toujours cette « plaisanterie » exercée au détriment du repos de la famille de nos amis.

LE CHOMAGE EST VAINCU

Ca y est, c'est fait, ou en tout cas cela va être fait : le chômage dans toutes corporations va disparaître. C'est notre Viviani qui trouve le remède, et il est, si j'ose dire, « radical » ; jugez-en plutôt :

Le ministre du Travail nomme une commission chargée d'étudier les mesures propres à atténuer le chômage résultant des crises économiques. Cette commission n'aura pas, oh ! certes non, « le pouvoir ni la prévention d'éviter les crises » ; elle « observera les symptômes des crises économiques et re-

cherchera les moyens de prévenir les chômagés, notamment en signalant l'opportunité d'activer ou de relancer, DANS LA MESURE DU POSSIBLE, les travaux... des diverses administrations publiques...».

Ouvrier, que ne fait-on pas pour toi ! Et faut-il que tu sois ingrat et follement crapuleux pour estimer que l'on se fuit toujours de toi...

SALAIRS DE FAMINE

La machine ne fait pas encore tout, en régime capitaliste : il ne faut rien exagérer, et il faut reconnaître que le chômage et la baisse des salaires ne sont pas toujours dus à une production déréglée. Quand on veut de l'ouvrage, on « la » trouve toujours, comme dit l'autre, et la preuve, c'est qu'en travaillant de six heures du matin à dix heures du soir, à confectionner des boîtes en carton, on peut gagner de huit à douze francs la semaine.

Les boîtes à bougie (boîtes et couvercles) se paient dix sous le cent ; on fournit la colle. Les ouvrières habiles se font quarante sous par jour ; les « feignasses » ou les « gourdes », vingt. C'est probablement en pensant à toutes ces misères des pauvres que le fabricant de proverbes sociaux et moraux a dit : Il n'y a pas de sous métiers.

ANTICLERICALISME SCOLAIRE

On raconte que la directrice de l'école communale de Brou (Eure-et-Loir) réunissait dernièrement ses élèves et leur disait : « J'avais cru naïvement autrefois qu'il y avait un Dieu ; mais depuis, plus éclairée, j'ai reconnu qu'il n'en avait pas. Que toutes celles qui sont de mon avis se lèvent. »

On peut juger de l'ahurissement dans lequel durent être plongées les quatre-vingt fillettes à l'audition de cette incécillité, et on ne s'étonnera pas de savoir que les unes après les autres, comme de tout petits pantins, elles se levèrent de leur banc. Pas toutes, cependant ; une seule resta assise. Avait-elle compris ? Nous serions presque tentés de le croire.

Elle est fameuse, la propagande républicaine anticléricale ! Ils sont incomparables, les moyens qu'emploient ses serviteurs !

Décidément, si la gosse avait compris, nous reconnaîsons bien volontiers qu'elle seule eut du courage et du mérite.

POLITIQUE ET SYNDICALISME

On dit que les extrêmes se touchent ; est-ce donc en vertu de ceci que ces deux extrêmes : anarchistes et monarchistes se rencontrent parfois dans leurs critiques du système social actuel, et que partant les uns de la liberté absolue et les autres de l'autorité absolue, ils en arrivent à se trouver d'accord à propos d'un texte comme le suivant :

Il est instructif de voir les syndicats se détourner de la politique. C'est qu'ils voient qu'ils n'ont aucun intérêt à s'en mêler, et que ce n'est pas, par cette voie, qu'ils obtiendront des réformes. Et puisque on leur a pas laissez d'autres moyens pour les obtenir que la force et la violence d'une partie qui aient recours à l'action directe. Il n'en serait pas autrement si on laissait aux gens du métier le soin d'établir les règlements du métier ; mais cela ne peut se faire que par l'organisation professionnelle.

(L'Accord Social, 19 avril-1er mai 1908.)

Il n'est pas déplaisant de voir que sur le terrain de la logique les monarchistes sont supérieurs aux républicains. Admettez, en effet, le dédain de l'action politique et du tréteau électoral et vous comprendrez ce mot, d'un journaliste catholique : « Si je n'étais chrétien, je serais anarchiste et résolu à toutes les violences ».

SOCIALISME MONDAIN

Du Matin : « Communiqués de la VIE MONDAINE » :

Mariages : M. Léo Guesde, fils du député du Nord, avec Mlle Emilie Baudet.

Est-ce le père, est-ce le fils, lequel des deux fit insérer cette annonce dans la Vie Mondaine du Matin ?

Tous les deux, peut-être :

Sur le trottoir, en face, dans la rue, Le bon peuple socialo Regardait les grands rideaux...

LA CASERNE MEURTRIERE

« Il faut bien le reconnaître, la mortalité et la mortalité de nos troupes sont supérieures à celles de la plupart des armées européennes. » (Docteur Ox.)

Pourquoi cela ? Parce qu'on nourrit

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquat, à toute époque, au développement progressif de l'humanité.

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

voient chaque jour leurs adversaires perdre un peu plus de terrain, ils sont obligés, devant l'évidence des faits qui les dominent, d'abandonner aujourd'hui — mieux renseignés qu'ils sont — les revendications, intrusives parce que stupides et fausses, de leurs aînés. Sous le couvert de l'art, de la morale, de la philosophie, de la science, le débat est partout : dans la presse, au théâtre, aux champs et à la ville, dans les familles, dans les rues, sur les places, à l'atelier, derrière la barricade.

Les tempéraments interviennent : les domptés les violents, les passifs, les accros : les uns veulent savoir où ils vont, les autres s'en moquent, le compass de l'archichète voisine sur la table des pièces à conviction avec la pioche du démolisseur.

La pensée et l'action, la théorie et la pratique, l'évolution et la révolution ont leurs défenseurs.

Les foules se ruent, les groupes se heurtent, se mêlent, se fondent, discutent ou s'engagent, puis, de nouveau, un silence de mort précurseur d'un nouvel orage...

Attirés par les cris des combattants, les juges, les témoins, les défenseurs se sont montrés aux fenêtres du Palais ; ils observent le combat, prennent des notes et rentrent en séance, pendant que les avocats, devant ces nouveaux faits, avec de nouvelles données, déposent de nouvelles conclusions.

La foule, maintenant, discute à voix basse ; elle se repose, elle attend des nouvelles : tout à l'heure, après l'audience, on se battra de nouveau.

Les théoriciens modifient leurs données, car l'idée vient de l'action et retourne à l'action.

À l'heure où j'écris, les débats continuent. Déjà, sur la place, une effervescence se manifeste... Bientôt, les avocats déposeront de nouvelles conclusions.

Ainsi va l'évolution de l'humanité.

Et c'est parce que je suis plus porté à m'occuper de théorie, de doctrine, des considérants de jugements, des conclusions à déposer que je veux « l'anarchisme classique ».

Comme dirait M. Maurice Barrès, le camaraïde qui pense ainsi se trompe grossièrement.

Personnellement, la doctrine, la philosophie anarchiste, je ne la veux ni classique, ni romantique, ni dramatique, ni comique. Je la prends telle que l'action me la fait voir, telle que les faits me la font observer et noter.

Elle est : je la cherche, et je l'espère aussi exacte que nous pouvons la saisir, relative et non absolue, évolution, revisable à tout instant et chaque fois que de nouveaux faits, de nouvelles preuves nous la font modifier.

Si, demain, il m'était prouvé que l'anarchisme est une erreur, je cesserais d'être anarchiste. Si je ne suis pas communiste, c'est parce que, pour des raisons économiques et psychologiques, je ne crois pas l'être humain capable de vivre jamais ce régime.

Si c'est cela qu'on appelle l'anarchisme classique, c'est que, de moins en moins, je connais le sens exact des mots.

Henri Morex.

Le Lock-Out

À l'heure où ces lignes paraîtront, le lock-out sera-t-il mort et enterré ?

Il semble que oui. Mais, comme tout arrive, il se pourrait bien aussi que non.

Que les patrons maçons aient rouvert leurs chantiers ou qu'ils les tiennent encore fermés, la question que M. Villemain et ses amis avaient posée n'aura point encore reçu de solution.

En effet, il ne fait pas voir dans cette affaire seulement une dispute entre patrons et ouvriers, pour une raison de salaires et de journées de travail. C'est tout le problème social présent qui s'y trouve confondu.

Le prolétariat du bâtiment, par son attitude, par sa rébellion contre les fantaisies capitalistes, par la méthode employée pour faire aboutir ses légitimes revendications, batteait en brèche l'autorité patronale. Affirmant, malgré l'intransigeance des exploitants, leur ferme volonté de ne faire de travail que pour le salaire qu'ils toucheraient, de ne travailler que neuf heures par jour, afin de contraindre les patrons à occuper un nombre plus grand d'ouvriers, les travailleurs de la maçonnerie sapient la toute-puissance patronale, devant laquelle trop de producteurs encore courbent l'échine.

Les patrons maçons sentaient cela. C'est pourquoi ils opposaient des fins de non-recevoir à toutes les réclamations ouvrières, à toutes les demandes qui leur étaient faites, quant à la fixation de la durée des journées de travail et à la rétribution de ces mêmes journées.

L'énergie ouvrière, nonobstant le mauvais vouloir patronal, avait, déjà, de beaucoup modifié les conditions de ce travail qui étaient en passe de devenir acceptables.

Les « singes » et les chefs de chantiers,

très large, lorsque devant eux ils voyaient se dresser quelques gaillards audacieux, prêts à tout et ne reculant devant rien pour faire triompher leur juste cause. Il fallait que cela cesse.

On voulait frapper un grand coup, tuer à tout jamais le mouvement syndical si jeune et pourtant si ardent, le mouvement syndical au sein duquel les ouvriers maçons puissaient et leur force de résistance et leur courage dans l'attaque.

La grève de 1906, on l'a déjà dit ici, avait fait les exploits de la maçonnerie plus forts et plus résolus que jamais. Loin de les abattre, les souffrances endurées les jours de grève, subies au lendemain du chômage annuel, leur avaient donné, au contraire, avec la pleine conscience de leurs droits, un courage à l'épreuve de toutes les calamités.

Et ce courage, rien, pas même le lock-out, ne saurait en avoir raison. Les jours s'ajoutent aux jours, la crise continue, les patrons s'obstinent, à ne pas vouloir accorder à leurs ouvriers le gain auquel ils ont droit.

C'est bien qu'il en soit ainsi. Les plus fervents partisans de la paix sociale, les plus notoires négateurs ou adversaires de la lutte de classes ne sauraient, devant cela, nier plus longtemps cette lutte de classes et se refuser à en voir là un des épisodes les plus marquants.

Rien de bon ne pouvant sortir de l'entente entre le capital et le travail, il siéde que des faits comme le lock-out du bâtiment viennent illustrer nos thèses perturbatrices du présent système social.

Les ouvriers maçons, s'ils font *canner* les patrons, ne devront pas exalter autre mesure. La lutte n'aura point cessé, la bataille ne sera point gagnée. D'autres combats — et, ceux-là plus acharnés — devront être livrés, dont il serait osé de prévoir à l'avance les résultats.

L'exploitation de l'homme par l'homme, voilà vers quoi tendent les efforts révolutionnaires du prolétariat syndiqué. La mise en commun de la production et sa jouissance librement impartie à tous, voilà ce qui doit résulter de ce mouvement anxieusement attendu par les masses productrices, ardemment préparé par la minorité consciente qui se groupe autour du pénnon de la C. G. T.

Ce ne sera pas pour une mince part que les maçons auront contribué à ce qu'un peu plus de justice règne sur notre globe terrestre. Mais, en attendant, il leur faut rester armés pour la bataille qui continue. Si l'envoi à la fosse commune du lock-out est ou sera chose faite, il ne convient pas de s'en-dormir sur les positions acquises. Un retour offensif de l'ennemi est toujours à craindre. Si les maçons savent veiller au grain, non seulement ils ne seront pas surpris, mais ils arracheront au patronat les neuf heures et le minimum de salaire qu'ils désirent, qu'ils veulent, qu'ils estiment devoir leur être accordés.

Louis Grandidier.

Le Charlatanisme et la Médecine

(Suite.)

par le Docteur L. B.

Mme César se lève et semble rapasser en se levant ; elle roule jusqu'au coin le plus obscur de la loge et en extirpe une magique toile d'araignée couverte de poussière. « Je secoue t'utes mes baisses dessus, dit-elle, dans un sourire qui recouvre quelques incisives verdâtres, parce que, sans poussière, c'est trop frais et ça amenerait de l'humour ». De ses mains aux ongles prolonement grâves de crasse, la voici qui étend et repile la toile sur la coupe, puis elle choisit parmi les poux les plus petus qu'eût découverte ; elle y trempe son index et la laisse dégouter sur le doigt entaillé de la victime. L'ingrue gâtue s'insinue dans les mailles de la toile d'araignée et forme en séchant avec la poussière, un mastique qui se sondifie peu à peu. « Et voilà mon pauvre monsieur, qui est fini ; c'est vingt sous. Ne touchez à rien que ça ne tombe tout seul et surtout ne vous lavez pas les mains ; ça empêcherait les chairs de se remettre ».

— Et qu'est-ce qu'il y a dans votre pot, Madame César ?

— Ah, je peux bien vous le dire à vous. Encore que vous essayeriez, vous ne pourriez pas le faire, parce qu'il y a la manière de mélanger, même qu'un grand médecin m'a offert des mille et des cent et qu'il a perdu sa peine. C'est du vernis à voiture tout ce qu'il y a de fin avec du jus d'herbe chincident et de la grume du c'est égal (traduisiez : gomme du Sénégal, tout simplement).

Et toute la journée, le défilé continue chez Mme César. C'est le mitron du coin pour des « poireaux » et la mercerie d'en face pour des taches de rousseur, et d'autres personnes qui ont le ventre un peu gros, et des malheureux qui se passeront de déjeuner et de dîner pour donner vingt sous à Mme César au lieu d'aller se faire soigner intelligemment à la consultation de Cochin qui est à deux pas. Vous savez d'ailleurs qu'on a constaté fréquemment des cas de tétanos mortels survenant à la suite de coupures des extrémités même peu profondes et à peine légèrement souillées de terre ou de poussière.

Mme César est légion ; son cas typique que je viens de contenter est répété à des milliers d'exemplaires parmi les concierges de Paris. Dans la banlieue et en province où les concierges sont plus rares, c'est la « bonne femme ». C'est une femme de ménage, c'est une petite commerçante ; c'est une « dame de charité » qui, avec les bons de viande et de pain, distribués au nom de quelque œuvre paroissiale, vous glisse un conseil précieux pour toutes sortes de maladies. Celle-ci est plus raffinée : sa mère, sa cousine ou elle-même ont été soulagées, d'une souffrance analogue à la vôtre, par tels cachets, par telle potion, par telle spécialité pharmaceutique... et elle ne s'aperçoit pas, elle ne peut pas s'apercevoir parce qu'elle ne l'a pas appris, que la souffrance en question, n'est qu'un signe, un symptôme d'un mal qui peut être tout différent de celui

qui l'affectait ; au lieu d'être utile, ce remède vous fera du mal.

La bonne femme, en général, est une encyclopédie vivante ; sans sourciller, elle recommande la consommation d'une soupe grillée ou même crue contre l'incontinence d'urine des enfants ; l'application des deux moitiés d'un pigeon coupé vivant, sur la tête dans la méningite. Et, à ce propos, il faut que je vous signale une curiosité bien curieuse : pour beaucoup, la méningite est causée par « une poche de poux » qui se forme dans la tête. En appliquant le pigeon tout saignant, on pense que les poux sont attirés par cette proie ; ils crevrent leur poche et sortent à la surface ; le malade est sauvé. La vérité est celle-ci : Chez la plupart des enfants en se développant de préférence, il y a toujours been âge, sujet sur lesquels la méningite quelques poux ou quelques œufs de poux séjournent à perpétuité dans la chevelure plus ou moins bien tenue. Au cours d'une méningite, cette chevelure, naturellement, n'est pas soignée ou tout ; les œufs éclosent donc et les poux se développent ; mais, ne trouvant sur ce cuir chevelu de marade, qu'une nourriture insuffisante, ils sont peu vivaces et ne s'agissent pas, si bien qu'ils passent inaperçus. Si, par hasard, l'enfant guérit, ses parasites reprennent en même temps que lui toute leur vigueur et goulent à qui mieux mieux. On dit alors, dans les milieux dont je parle, que la poche à poux a crevé, au contraire, la guérison.

Je ne parle que pour mémoire, des feuilles de choux appliquées sur les genoux à la suite d'une chute et du gonflement consécutif ; cela, en tous cas, ne peut pas faire de mal et pourra à la rigueur se soutenir, puisque la feuille de chou est imperméable et réalise assez bien un pansement humide, lequel pansement est quel que soit utile en pareil cas.

La bonne femme vous recommandera aussi, pour guérir les gercures du sein dans l'allaitement, l'apposition d'une feuille de violette sur le bout du sein. Je n'ai pu me rendre compte de l'idée qui presse à ce traitement, lequel ne peut être que nuisible, puisqu'il entretient une humidité éminamment favorable au développement des crevasses.

Puis vient le pansement des coupures, aux pétales de lys, macérées dans l'alcool. Ici, l'on constate parfois de bons résultats dûs à l'alcool lui-même qui peut empêcher l'infection par son action antiseptique sur les tissus, mais qui vont donc faire le pétale de lys, le moindre morceau de chiffon bouilli fera bien mieux notre affaire.

Quand au chiffon lui-même, la bonne femme vous recommande expressément de le choisir en toile, le colon ne vaut rien, pourquoi ? Je n'en sais rien, ni elle non plus. A la vérité, si votre chiffon est propre, c'est à dire bouilli, il importe peu qu'il soit de toile ou de coton.

Henn pour laiguielle avec quoi vous percez un bobo, (ce que je vous adjure de ne pas faire). Gérez-vous du cuivre comme de la peste ; il pourra être souillé de vert-de-gris ; mais prenez une bonne aiguille d'acier bien crassée et fixée à perpétuité au corse grasseux des ménages... Baliverne encore que cela, et vous vous en douterez, cuivre, fer, acier, il suffit de faire flamber l'instrument à la flamme du gaz ou de l'alcool à brûler, pour rendre votre intervention inoffensive sinon utile.

La bonne femme double d'une herboristerie va vous révéler des remèdes souverains contre toutes sortes de maux ; et naturellement ses recommandations ne nuiront pas à sa vente, au contraire. Elles vous atteignent d'un panaris, pitez ensemble un oignon blanc, des feuilles de sauge, ajoutez un peu de beurre frais et apliquez-en recouvrant d'une feuille de mille-pertuis, tout cela se vend chez l'herboriste. Résultat merveilleux. Si, la peau qui recouvre le panaris présente, et c'est le cas le plus fréquent, une solution de continuité, l'infection naissant sous ce pansement malpropre à toutes chances de gagner les gaines des tendons du doigt et de transformer votre panaris en phlegmon de la main ou même du bras. Combien d'applications de ces soi-disant remèdes se sont terminées par l'amputation et même par la désarticulation de l'épaule.

En quelques régions, on va beaucoup plus loin et le pansement pour un panaris, se compose essentiellement d'une bonne couche de bouse de vache fréquemment renouvelée ! J'en passe, et des meilleures, pour en arriver à quelques méthodes en usage chez les Arabes pour diverses maladies. Je les emprunte au journal la Clinique infantile que dirige le docteur Varioi.

Maux d'yeux : Mélanger pour faire des lessives, de la laitue, de la verveine et du lait de femme qui doit pendant ce temps allaiter une jeune fille.

Vomissements : Faire boire à l'enfant des graines de cumin machées par la mère et mélangées à la salive.

Dentition : Mâcher des feuilles d'olivier sauvage et avec le liquide provenant du mélange avec la salive, frotter les gencives.

Jaunisse : Avec un coureau faire deux petites incisions derrière les oreilles et sur chaque fesse, barbouiller le pourtour de la pliaie avec le sang provenant de ces blessures.

Fièvre : Si la tête est brûlante et que la langue ne soit pas changée, on se contente d'appliquer un talisman. Si la langue est chargée, on enduit le corps avec de l'huile, dans laquelle on a fait chauffer des tranches de citron, etc., etc.

Si vous haussiez les épaules en vous montrant fort de ces sauvages, je vous répondrai que les pratiques européennes dont je vous entretiens ne sont pas moins ridicules ni nuisibles.

A deux pas de chez moi, dans la commune limitrophe, existe un empirique d'un genre spécial et peu répandu dans nos contrées ; c'est plutôt dans la crèche Bretagne qu'on le rencontre d'ordinaire. Je veux parler d'un « bénisseur ». Amenez-lui un malade dans son taudis au milieu d'un bouquet de bois. Il est assis sur une escabeau boîteuse, vêtu simplement comme pourrait l'être un ouvrier aisné, coiffé d'une casquette, rien d'étrange dans son officine, à part quelques oiseaux empêtrés. Je le crois sincèrement convaincu. A votre entrée, il vous fait signe d'approcher : le consultant se met à genoux devant lui, pas de questionnaire, les mains au ciel, l'homme refléchi durant quelques minutes, puis il abaisse les mains sur le patient, lui touche la tête d'abord et le bénit, puis il effleure différentes parties du corps, le bénit de nouveau... c'est tout, vous êtes guéri et si vous ne l'êtes pas, c'est que vous n'avez pas la confiance indispensable. Il ne demande aucune rétribution, mais souvent que les plus terribles malédictions célestes tomberaient sur vous, si vous né-

gliez le souvenir traditionnel entre 20 sous et 50 francs, au trone placé pour cet usage, contre le montant de la porte. J'en sais qui déposèrent un bouton de culotte et ne sont pas encore défunt. Et cela se passe à 15 kilomètres de Paris.

(A suivre.)

Docteur L. B.

A PROPOS DES « CÉREBRAUX »

La Littérature chez les Fous

En réponse à certaines observations de camarades sur mon étude humoristique : *Les Cérebreaux*, je crois qu'il est nécessaire de donner quelques explications.

On insiste sur l'inavantable de mes personnages ; ainsi, j'aurais fait une œuvre d'imagination, et non la critique d'une certaine littérature, laquelle commence à de soi-disant reconstructions d'époques disparues, pour finir dans la fantasmagorie et l'abracadabra.

La vie courante présente trop peu d'intérêt à quelques jeunes littérateurs « spéciaux », qui préfèrent élucubrer des histoires saugrenues et charentonnesques.

Il m'a été donné de constater ce type particulier de littérateur et d'en ouir les œuvres.

Tantôt, en un poème prétentieux et grandiloquent, il montre des crocodiles sablant le champagne et se faisant servir par des nègres, lesquels sont libérés de leur esclavage par des éléphants.

Tantôt il chante les malheurs d'un quidam, atteint d'ataxia locomotrice produite par la fumée de cigarettes, entraîné en une course furieuse de deux cents kilomètres à l'heure, sans pouvoir s'arrêter, et soulevant sur son passage, comme de simples fétus, et par le déplacement de l'air, les pierres les plus volumineuses.

J'en pourrais citer bien d'autres et de plus drôles, mais il suffit : « le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ». Ce sera une erreur de croire que ces étranges et déliantes poètes (?) ne se rencontrent qu'à l'état de phénomènes.

Quand au chiffon lui-même, la bonne femme vous recommande expressément de le choisir en toile, le colon ne vaut rien, pourquoi ? Je n'en sais rien, ni elle non plus.

A la vérité, si votre chiffon est propre, c'est à dire bouilli, il importe peu qu'il soit de toile ou de coton.

« La littérature des fous, dit-il, est extrêmement intéressante... Elle est tout entière de la littérature personnelle.

... Dans le détail, on les voit singulièrement obsédés par ce que j'appellerai les mouvements mécaniques de l'esprit : répétitions, rimes, allitérations, calambours, symétrie...

... Si, à un certain égard, les fous sont romantiques, à un autre point de vue ils sont classiques par les alexandrins, très symétriquement coupés au milieu, ou par leurs deux pieds, très nettement isolés par les sons, les uns des autres, ou par leurs déplantes, énergiquement coupé après la quatrième syllabe.

... Il faut bien songer à une chose : C'est que les fous ont leurs moments de lucidité — quoi de plus instable que la folie ? » (Et M. Fauguet montre certains fous qu'en des instants de lucidité, ont écrit des vers très sensés, à côté d'autres qui ne l'étaient pas. Il cite les études et les observations de M. Marcel Réja).

La folie suscite un peu comme artistes ceux qui l'étaient déjà et donne quelques confuses velléités artistiques à ceux qui ne l'étaient pas. C'est-à-dire qu'elle supprime les inhibitions.

Un tel était artiste, mais assez défiant de lui-même et produisait peu. Une fois foulé, il dessine ou versifie toute la journée (un de ces personnages que j'ai connu dessinait et versifiait également).

Un tel ne se manifestait aucunement comme artiste, et, devenu fou, essaie de dessiner et de faire des vers ; c'est qu'il est artiste à l'état latent et que la folie a libéré le sens artiste (grand, petit ou quelconque) qu'il avait en lui.

La folie supprime les inhibitions, c'est, à savoir, avant tout : « le sens du réel », puis « la crainte du ridicule », puis « la modestie, la timidité », la conscience qu'on n'est pas fort, puis « le souci des choses du métier, du pain à gagner ».

En supprimant toutes ces inhibitions, la folie libère l'artiste, le met en pleine liberté, qu'il fut déjà en demi-afghanissement ou qu'il fut complètement réprimé. C'est pour cela que la folie est une régression à l'enfance !

... Les similitudes abondent entre l'art chez les fous et l'art chez les enfants : la folie supprime les inhibitions : l'enfance ne connaît pas encore ou, du moins, elle les connaît incomplètement.

L'enfant n'a pas encore complètement la notion du réel, et son univers est partie réelle, partie imaginaire ; il n'a pas les soucis de son métier, de gagner sa vie, etc. ; il a peu la crainte du ridicule, la modestie, la conscience de son infirmité ou impuissance. Il est, à une époque d'égards, et relativement à l'art particulièrement, dans la même situation que l'aliéné. En cela donc, la folie est une régression à l'enfance. On pourrait parodier le vers fameux de Sainte-Beuve :

Il existe, en un mot, chez la plupart des hommes, Un fou, mort assez jeune, à qui l'homme survit... et qui ne demande qu'à renaitre. Il renait périodiquement dans le sommeil ; il renait dans la merveilleuse synthèse organique dont se forme notre corps se décomposera ; ses éléments retourneront aux états amorphes, inconscients, primitifs de la matière. Mais, pour réaliser la synthèse de la vie, connaît la fatigue des siècles, les chefs-d'œuvre de l'humanité : les existences les plus belles, les intelligences les plus sublimes, les deesses les plus grandes, et les plus sûrs ont été renversées, anéanties, perdus à jamais par des combinaisons absurdes, imprévues, inexplicables. La Nature crée les miracles de la beauté et de la logique pour les livrer à la fureur et la destruction.

Le hasard, l'erreur, l'injustice gouvernent quelque part la vie ; il doit exister un Ordre relatif dans l'univers, sans quoi l'évolution organique est impossible. La loi de la gravitation, en tant qu'elle régularise les mouvements des astres exprime la tendance mécanique de l'équilibre, la volonté d'ordre et de logique de l'univers. Il n'est que durant peu de temps, et en de mauvaises conditions que nous puissions vivre la vie éclairée, la vie consciente ; d'ici quelques années, peut-être d'ici quelques jours, la merveilleuse synthèse organique dont se forme notre corps se décomposera ; ses éléments retourneront aux états amorphes, inconscients, primitifs de la matière. Ceci est une loi qui s'applique à tout ordre de connaissance, à toute réalité phénoménale. — L'erreur, la déchéance et la mort, ayant même que dans la constitution particulière des individus, résident dans le plan général de la Nature. Notre constitution physique, notre puissance vitale, nos possibilités intellectuelles sont parallèles, et la situation mécanique de celle-ci par rapport aux systèmes de l'Univers. Je vais m'expliquer : C'est seulement après que les astres ont retrouvé un centre d'équilibre et qu'il s'est établi entre eux une eurythmie que le mouvement, relativement durable, que la vie organique et consciente ont pu se former et se développer. La conglomération terrestre n'aurait pas encore créé l'homme sapiens, si dès son début, elle avait été interrompue par des forces désordonnées et étrangères. Aussi, les formes vitales seraient-elles plus intenses, plus résistantes et plus perfec-

constitue un cas pathologique d'un curieux intérêt.

Que quelques grincheux ou quelques austères ne se plaignent qu'aux abstractions de quintessence trouvent cette étude déplacée dans un journal libertaire, cela n'a rien qui puisse étonner.

Je pense, pour ma part, qu'un peu de psychologie amusante repose des articles de pure doctrine et que l'observation de certaines déformations psychiques n'est pas si futile et si « effrayante » que d'aucuns ont pu le juger.

A ceux qui ont cru se reconnaître dans les Cérebreaux, je dirai : Si les tares de mes personnes ne sont point les leurs, pourquoi se fâchent-ils ?

Si leurs caractéristiques sont en tous points conformes à celles que j'ai montrées, c'est que j'ai dit simplement la vérité.

</div

tants ; contre les turpitudes du régime parlementaire ; contre le charlatanisme des promoteurs de réformes, contre le parlementarisme, enfin, pointé que contre Charles Benoît, William ou Tarterine.

S'il écrivait aussi : « Vive Hervé, ce ne fut pas pour acclamer un homme, font remarquer nos camarades, mais, parce que « dans l'avachissement général, Gustave Hervé s'est revêtu le premier des révoltés. »

C'est surtout parce que, dans la circonstance, crire : « Vive Hervé », c'était crier : A bas l'hypocrisie des socialistes patriotes, à bas les volontaires de la finance, à bas les assassins du Maroc ; et surtout, à bas les profiteurs du parlementarisme !

De petites séances comme celle d'Amiens ont parfois leur utilité. Elles montrent aux endormeurs que tout le monde n'est pas dupe de leurs bontements : elles font voir qu'il y a des gens qui savent rappeler aux saltimbanques de la politique leurs palindromes et condamner le régime actuel. Elles peuvent réveiller chez les plus endormis des lieux de conscience et d'énergie. Elles sont donc salutaires par plus d'un point et méritent qu'on y accorde quelque attention.

BOURCES

Le dernier numéro du bulletin de la Bourse du Travail, publié, à propos du prochain premier mai, un manifeste qu'on ait aimé voir plus tôt.

Ce manifeste commence par une phrase clichée sur « cette date à jamais historique », on se demande pourquoi ; sur « le cri d'espérance unanimement des victimes du capital » qui doit jaillir de toutes parts le 1^{er} mai.

Certes, il est bon de s'exprimer en vue du premier mai prochain, mais, il conviendrait que ce soit pour dire chose que pour aller entendre, en ayant à cœur d'accomplir un devoir le concert que donneront, le soir, la musique de la Bourse du Travail et le groupe théâtral.

La manifestation du premier mai qui devrait être pour le prolétariat l'affirmation de sa haine du régime capitaliste et de son désir d'un mieux-être vérifiable, ne saurait être une fête. C'est une bataille que la classe ouvrière doit livrer ce jour-là, une bataille autrement qu'en chansons. Ou, si les ouvriers veulent faire de la musique, il faut que cette musique soit désagréable à l'oreille de la classe patronale, de la classe spoliatrice et parasitaire.

On sait bien que les organisateurs de cette « manifestation » diront qu'ils ne peuvent faire mieux que ce qu'ils font ; qu'ils ne seraient pas suivis, s'ils voulaient faire un premier mai révolutionnaire et donner du fil à retordre à la bourgeoisie possédante.

Ceci n'est pas prouvé. Et puis, serait-il vrai qu'il s'agisse, au contraire de proposer toutes les mesures les plus insurrectionnelles. On aurait chance, ainsi d'en voir essayer quelques-unes ; et qui sait, de les voir aboutir.

Aux militants libertaires berruyers qui sont dans les syndicats de voir à cela.

LIMOGES

La grève de l'imprimeur Barbou, grève qui dura un jour, fut non seulement un mouvement de dignité, mais aussi un bel exemple d'action directe.

Une relique de la maison avait été avertie, sans avis préalable et sans indication de motif, qu'elle ne faisait plus partie du personnel. Le chef d'atelier, présent au moment du renvoi, et quand l'ouvrière demanda des explications, avait, paraît-il, fait des offres de se personnaliser à l'ouvrière. Elle n'avait rien pu savoir.

Cette ouvrière, il faut dire, si elle n'était pas tout à fait dénuée de préjugés, savait, au moins, se passer de l'Eglise. Elle se maria civilement. Grande colère du patron qui n'admettait point les copulations autorisées que bénies par le clergé catholique apostolique et romain.

Le personnel de la reliure, devant cette manière de faire se réunit et décida une protestation motivée auprès de la direction. M. Barbou se mit en des protestataires, qui quittèrent alors le travail.

Il était 10 heures du matin. Le lendemain, à 11 heures, le patron, après discussion, avait repris.

Le grève était terminée, le travail repris.

Ce bel exemple de solidarité et de dignité ou-

vrières meritait qu'on le connaît. Si chaque fois que les patrons venaient s'immiscer dans la vie morale de leurs exploités, ceux-ci protestaient, le patron serait moins arrogant. Il saurait qu'il peut trouver à qui parler et y mettrait des formes.

Nous ne sommes plus au temps permissif de l'esclavage et du servage où le maître, le seigneur disposait de l'esclave ou du serf comme de sa chose. Autour d'ui, quoiqu'il soit très souvent tenu par la question du ventre, les ouvriers sentent mieux qu'autrefois les outrages faits à leur conscience. Ils bondissent sous l'injure et font voir, quelquefois, que ce n'est pas impunément que le patron froisse le sentiment qu'ils ont de leur personnalité. Et, ils ont raison.

MONTLUÇON

La grève des verriers continue, calme, pacifique sous qu'aucun incident vienne troubler la digestion de l'affameur La Touffondière.

Les verriers se sont plusieurs fois réunis. Qu'ont-ils fait ? rien probablement en juger par l'entrelîne paru dans *Le Combat* du 12 avril, celui du 19 ne parlant rien sur la situation.

Le camarade Delbart est venu. Il est resté plusieurs jours dans notre cité. Il a eu entrevue avec les verriers, entrevue avec M. de la Touffondière. Qui-en est-il sorti ? Rien ni personne ne l'a fait savoir.

Tout ce que nous savons, c'est que la grève peut durer longtemps, aussi longtemps que les fours auront mis de temps à être réparés.

Si, révolutionnairement, camarades verriers, vous avez été capables de briser votre contrat de travail ignoble et abusif et d'en supporter les suites, révolutionnairement vous devez empêcher quiconque d'entrer dans votre chantier, même les maçons qui procèdent à la réparation des fours, sinon votre patron se rira de vous et fera bien.

Un syndicaliste libertaire.

NANCY

Notre camarade Collongy, qui, comme on le sait établi à Clairvaux ayant été condamné pour des articles dans le *Cri Populaire*, et qui vient d'être amnistié, n'aura pas joué longtemps de sa liberté.

A peine arrivé à Nancy, il est incarcéré à nouveau, cette fois pour avoir injurié, dit-on, un commissaire et ses dires en réunion publique.

« C'est que sous Clemenceau il ne fait pas bon injurier la hiérarchie. Un sotg, c'est sacré ; on n'y touche pas sous peine d'être mis au bloc. »

PAS-DE-CALAIS

Comme il fut dit dans le numéro dernier, c'est jeudi que nos camarades de l'*Action Syndicale* de Lens passèrent devant les assises du département.

Ils ont été condamnés, naturellement ; Hellé-Alzir, à deux ans, Cl. Baully, à six mois, et Février Riché à six jours de prison.

Le procès, c'est que les journaux, avait attiré à Saint-Omer une foule immense.

Pendant les journées, se trouvait le citoyen Evrard à l'Evard, le socialiste décor de la Légion d'honneur.

Le paloquet — est-il besoin de le dire — fut récusé par la défense. Il sied d'ajouter que l'accusation en fit autant.

Evrard, s'il avait siégé, eût probablement condamné les trois accusés. Des anarchistes, en prison, ça fait des anarchistes de moins dans les réunions publiques. Et, ça a son importance !

REIMS

La semaine dernière, on a signalé ici même la campagne entreprise par les camarades libertaires contre les « biberis des gosses » et en faveur d'une jeune victime de ces baignes d'enfant.

On a dit, d'après la *Cravache*, la part de responsabilité qui incombe à MM. Lenoir, député, et Poizat, maire de Reims.

Mécontents, M. Lenoir a écrit à la *Cravache* : « Dans votre réunion de samedi, dit-il, à Dhooghe et à Grimbert, vous m'avez rendu responsable de l'état de santé du jeune Nonnon, puis-

que, à une démarche des parents pour le faire sortir, j'aurais répondu par une fin de non-recevoir ». Et M. Lenoir ajoute qu'il avait prié le secrétaire de Nonnon de venir le voir « vers le mois de mai pour tenter la grâce à la date du 1^{er} juillet... »

Ainsi, M. Lenoir savait qu'à Mettray il y avait un enfant qu'enfermait, un enfant qui va mourir, et il priait la sour de ce malheureux pour venir le voir en mai pour obtenir une grâce pour le 14 juillet. Comme on voit bien qu'il ne s'agissait qu' d'un enfant et non de M. Lenoir lui-même ou de l'un de ses électeurs.

La *Cravache* fait justement remarquer que les démarches, députés de Reims auraient été au moins inutiles. En mai, la pauvre petite victime des gaffes de Mettray sera morte.

M. Lenoir a bien un journal, un quotidien.

Mais, cette feuille n'a rien dit, n'a rien, ajouté à la campagne des compagnons rémois. Cœux-ci déclareront vont leur mener, néanmoins.

Il n'y a rien. Il faut que dans le peuple germe la haine des prisons ; il faut que la classe ouvrière soit secouée d'un frisson d'épouvante au récit des ignominies qui se commettent dans les bagnes d'enfants. Il faut que vienne un jour où il n'y aura plus de prisons d'aucune sorte.

ROUEN

A la suite des bagarres dont il a été parlé ici, plusieurs grévistes ont été incarcérés puis condamnés pour délit de grève : coups à jaunes, violences, cris ou injures à policiers.

Ces condamnations changeront-elles la situation ? Feront-elles les ouvriers du port plus dociles, moins turbulents ? Feront-elles que les conditions économiques actuelles soient plus supportables aux pauvres bouches, plus acceptables aux mécontents ?

Il est permis de croire le contraire. Les militaires ouvriers, sous le régime clémenciste, emplissent de plus en plus les prisons de France. La société bourgeoisie et capitaliste n'en finira pas moins par succomber un jour. Elle doit périr, il faut que elle périsse. Souhaitons que ce soit par notre faute et employons-nous y arrêter.

TOURCOING

L'autre semaine, une bombe éclatait à Tourcoing. Il n'a pas été parlé ici, nous n'avions que les dires des journaux quotidiens ; et, on sait ce que valent les informations des feuilles quotidiennes, même quand elles sont socialistes.

Ces feuilles disent que la bombe avait fait un pétard monstrueux ; si l'on peut ainsi dire, dans la région, que des enquêtes étaient faites et qu'une soixantaine au moins d'anarchistes étaient, sous les verrous.

Le Combat de samedi dernier met les choses au point. Les journaux ont pris leurs disres pour des réalistes.

« Dimanche, dès six heures du matin, dit-il, toute horde policière était sur pied et envahissait le domicile de quelques camarades, coupables de manifester des opinions anarchistes.

Leur demeure fut fouillée de la cave au grenier jusqu'à la toiture à Clemenceau fourrèrent le nez partout, mais ils durent se relire les mains vides sous la risée des militants libertaires.

Quant aux sensationalistes arrestations annoncées par *Le Matin*, elles n'ont pas encore eu lieu, ajoute *Le Combat*, à moins, remarque-t-il, qu'elles ne soient opérées dans le clan clérical ou autres repaires de mouchards, car, « qui sait si cet acte n'a pas été exécuté par un calot ou un mouchard quelconque, dans le but de provoquer l'arrestation d'un grand nombre d'anarchistes, dans l'espérance d'enrayez notre propagande. »

TOULON

Parce qu'il avait été blessé au service militaire, Charniere, traîna les rues de Toulon, fut arrêté comme mendigot.

Le pauvre garçon, qui avait reçu un coup de pied de cheval, après avoir été traîné dans plusieurs hôpitaux militaires, fut jugé ingénierable et reformé numéro deux. Ce congé de réforme lui donna aucun droit. Charniere n'en voulut point. Il estimait que, quelque n'ayant pas été blessé sur un champ de bataille, il n'en était pas moins estropié à jamais et devait être indemnisé.

Le 1^{er} avril, à 8 h. 45, 2 bis, rue Lasson (12^e arr.), *Cours d'Esperanto*. Traduction des premières déclarations.

Au lieu de cela, on le mit dehors. Et les agents de police l'ont mis dedans.

Cette affaire a fait quelque bruit. Notre glorieux ministre de la guerre essaya de démentir. Mais ceux qui virent le pauvre diable savent ce qu'il en est.

Allons, jeunes gens, courez à la caserne. N'écoutez pas ces odieux antipatriotes !

L'INTERNATIONALE

Antimilitariste

PARIS

A. I. A. — Sections des 3^e et 10^e arr.

— Lundi 27 avril, à 8 h. 30, salle Chatel, 1, boulevard Magenta, au premier étage, causerie par Delpech.

Sujet : *Le rôle de l'antimilitariste*.

Adhésions à l'Association Internationale antimilitariste.

Distribution du « Manifeste aux antimilitaristes antipatriotes. »

Les camarades désirant adhérer à l'A. I. A. écrivent à G. Durupt ou à Delpech, 15, rue d'Orsel, Paris, 18^e arrondissement.

ROBERT A NANTES. — Vous trouverez

le *Libertaire* chez Grangeot, 37, chaussée de la Madeleine, ou chez Ulrich, 1, rue Mathurin Bussoneau. Amitiés.

BORNET. — Convien pour abonnement d'un an. Le mandat-carde et votre réabonnement se sont croisés.

BALSAMO a écrit au journal.

RIMBAULT. — Tu verras, par l'article de Dixens, que la copie faisait double emploi.

H. B. prie Janvion, Le Bars et Garcin de lui retourner les listes dont ils sont détenteurs.

COMMUNICATIONS

PARIS

Jeunesse Libertaire du 18^e. — Réunion tous les mardis, à 8 heures et demie, Salle du Progrès Social, 92, rue de Clignancourt. Causerie par un camarade.

Jeunesse révolutionnaire du 15^e arr.

— Vendredi, 24 avril, à 8 h. 45, du soir, salle de l'Églantine Parisienne, 61, rue Blomet, causerie par un camarade sur le *Patriotisme*, et discusez.

Distribution du « Manifeste aux antimilitaristes antipatriotes ».

On s'occupera de la création d'une section de l'Association Internationale antimilitariste, et Georges Durupt, pour le Comité National, parla du recrutement des adhérents.

Grupa libertaria esperantista. — Jeudi 30 avril, à 8 h. 45, 2 bis, rue Lasson (12^e arr.). *Cours d'Esperanto*. Traduction des premières déclarations.

LIBRAIRIE P-V. STOCK

La Douleur universelle (Sebastien

Faure), nouv. édition (Grave)..... 2 75 3 25

Le Feuille (Zo d'Axa) : collection

complète des vingt-cinq numéros

parus, non reliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé

(format petit 4°)..... 2 50 2 80

Guerre et Militarisme (Jean Grave)..... 2 75 3 25

L'Impuissance d'Hercule (G. Pichot)..... 2 75 3 25

Le Monstre (Heckel)..... 1 50 1 65

Le Monstre (Heckel)..... 1 50 1 65